

C'est du propre !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE JUGEMENT DE PINCLET

À la croisée de la route de Faoug à Coppet et du chemin qui de la forge des Eterpaz mène à la petite auberge des Rutènes. Une automobile est arrêtée à l'ombre d'un sorbier, à deux pas d'une borne où Pinclet, le cantonnier, s'est assis pour faire les dix heures. Devant la lourde voiture est campé, les jambes écartées et les bras croisés sur la poitrine, un grand gaillard en manches de chemise, dont l'attitude semble dire au chauffeur : vous ne passerez pas ! De fait, ce chauffeur a l'air fort contrarié, d'autant plus que sur le siège d'arrière s'agite nerveusement une jeune dame qu'on devine jolies sous la voilette tombant d'un affreux chapeau-cloche à fromage.

— Voyons, fait d'un ton conciliant l'automobiliste, je vous donne trois francs, et vous gardez votre poule ; cela vous va-t-il ?

— C'est trois francs cinquante et pas un fichtre de moins ! répond le propriétaire de la poule... Ça vous apprendra à décapiter mes bonnes pondeuses.

— Mais puisque je vous dis que vous la garderez !

— Que voulez-vous que je fasse d'une poule sans tête ; elle est à vous maintenant ; payez-moi mes trois francs cinquante, et tout sera dit.

— Mais, moi non plus, je n'ai que faire de votre bonne pondeuse ; et puis, elle tachera les coussins de mon auto.

— A qui la faute ?

— Tenez, voici trois francs, et n'en parlons plus.

— Pardon, trois francs cinquante.

— Décidément, vous n'êtes pas raisonnable !

— Si vous préférez que nous allions chez M. le juge de paix ? c'est seulement à cinq petits quarts d'heure d'ici.

— Merci, je suis trop pressé ; mais, dites-moi, si nous nous en remettons au jugement de ce cantonnier qui nous écoute ?

— On peut essayer... Hé ! Pinclet, amène-te voir par ici.

— Mon brave, fit le chauffeur à Pinclet, qui s'avancait à pas mesurés, après avoir essayé du revers de la main sa longue moustache, mon brave, voulez-vous être l'arbitre de notre petit différend ? Vous avez entendu de quoi il s'agit ?

— Mon Dieu, j'ai entendu sans bien entendre...

— Eh bien, voici : la poule de votre ami a passé sous mon automobile, il me réclame trois francs cinquante à titre de dédommagement, je lui offre trois francs et lui laisse sa poule, n'est-ce pas équitable ?

— Montre-voir cette poule, François, dit le cantonnier ; et, après l'avoir soupesée :

— Tout ce que je puis dire, c'est que Monsieur a assez raison et que tu n'as pas tant tort, François... Tu te fiches donc de ta poule, pourvu que tu aies tes trois francs cinquante ?

— Oui.

— [Et Monsieur promet bien de ne pas la réclamer, si Monsieur ne débourse que trois francs ?

— Mais oui.

— Eh bien, Monsieur aura bien la bonté de donner trois francs à François ; j'y ajoute cinquante centimes et je garde la poule... Tout le monde est-il content ?

Le chauffeur et François : « Parfaitement. »

— Et pis, conclut Pinclet, en fourrant la poule dans son bissac, les frais du procès on les mettra à la charge de l'Etat.

V. F.

AUX PENSIONNAIRES

La pièce de vers que voici n'est pas d'aujourd'hui, on le voit par la date. Elle fut publiée jadis dans la *Tribune de Lausanne*. Elle est toujours de saison :

Alors que vous passez, candides pensionnaires,
Cheminant deux à deux, douces et débonnaires,
J'aime à saisir au vol vos propos innocents,
En leur français naïf, aux comiques accents,
Laisant voir en sa forme élémentaire et fruste
Votre souci constant de trouver le mot juste,
Et témoignant chez vous du désir vertueux
De faire un « exercice » utile et fructueux.

J'aime, en les trains d'été, quand vous rentrez
[Heurées,

D'une course joyeuse à travers les prairies,
Entendre raisonner vos étranges jargons,
Dans le silence hostile et triste des wagons.
Et tandis que d'air pur et de plaisir grisées,
Vous contez la journée en phrases imagées
Où passeait des « charming », « reizend » et
« lovely »

Votre gai charabia ne me semble point laid.

Puis, en costumes clairs, gentiment alignées,
J'aime à vous voir encore, écoutant résignées :
Sonate, paraphrase, étude et concerto,
Symphonie, impromptu, fugue ou minuetto,
Flot terrible et puissant de savante musique,
Que déchaine l'orchestre en un concert classique,
Où l'auditeur profane accablé de sommeil,
Grâce à vos frais minois se maintient en éveil.

Enfin, au temps béni des douces gâteries,
Des envois de bonbons et de pâtisseries,
De puddings nationaux, fruits de l'art maternel,
J'aime à vous voir entrer, la veille de Noël,
Dans quelque librairie, et là, très affairées,
Choisir en le mouceau des cartes illustrées
Celle devant porter au logis familial
Vos souhaits de bonheur, vos vœux d'amour filial.

Et je tiens à vous dire, aimables pensionnaires,
Berthas, Fridas et Mauds, doux anges tutélaires
Du brillant virtuose et du conférencier,
Combien ici chacun sait vous apprécier.
Aussi, n'hésitez pas à nous mander vos filles,
Quand, plus tard, vous aurez de nombreuses

[familles,

Et puissent dans Lausanne, en cortèges heureux,
Toujours, les pensionnats défilier « deux par deux ».
Lausanne, mars 1898. Fd W.

C'est du propre ! — Le Bulletin de la Bourse de la *Tribune de Genève*, du 14 septembre, se termine ainsi :

« Notre bourse est retombée ce matin dans le calme. Peu d'affaires. »

Décidément, dirait Töpfer, notre Bourse s'embramine !

ON VOYADZO AO POLE

L'IAIDE-VO lè papai stau dzo ? Se vo z'ai z'u lesi de lè z'èpèla on bocon, prau su que vo z'ai vu que trài cràno corps sant z'u fère onna tornàie tant qu'ào pôle, et que sant revengnà tot vedzet, ma on bocon einrhonmà. Clii que l'a z'u lo premi idée de parti l'è on certain bon-fonds de pè Velà-Bonzon qu'on lài desai *Coque* po nom sobriquet. On l'avai batsi dinse por cein que, quand l'ètai oncora tot boute et qu'on lài demàndàve : « Ame-to mi ton père ào bin ta mère ? », ie repondai : « l'amo mi lè coque ? » et *Coque* lài ètai restà.

Clii coque l'ètai adf plliein d'indzalire, principalameint ài z'ertè dâi dau pi. L'è oncora on' affère de la mètsance que lè z'eindzalire et Coque l'avai tot fé po lè fère à passà. Po fini, l'avai ètà vè on màidzo que l'ai dit dinse : « Rein ne vo lè z'arretà que de corre dein la nà. » Mâ on ètai ào sailli et, ma fâi, adieu la nà. Adan, on régent de per lè, que l'avai bin z'u recordà la jographie, lài fâ dinse on dzo : — Sède-vo pas allà ào pôle nord, que l'è tant plliein de nâ qu'on ne pào pas mè et que doure dâi z'annâie ! -- Et Coque sè décide à parti, po guèri sè z'eindzalire et po promenà on bocon sa balla-mère que lài a grand teimps que lo lài promettà. Ma, faillai tot on trossi po s'einmodà contre lo pôle. Ie preind dan sè metanne ; l'einfate son bounet avau lè z'oroille, qu'on lài vayâi fenameint lo bet dau nâ ; ie met sè choque à botte avouè dâi gamatche per dessus ; ie va couilli dein on' adze on bon bâton de càodra ; ie bete dein sa catsetta quauque batz, onna botoille de vin de fri, onna ludze po menâ la balla-mère que pouève pas bin marts... et pu, via pè Penâ, Botteins, Echalleins.

Ma fâi, à Echalleins, coumeince ài ne pas sè rappela dau seindâ po lo pôle. Lo régent lài avai bin de que faillai teri adf ein lèvé de la part dau dzoran, mâ l'avai tot parâi pouè de sè trompâ et ie demànde à n'on municipau de lài montrâ lo tsemin.

— Quemet ! vo z'allâ ào pôle ? que lài dit celi municipau.

— De bi savâi, que repond Coque.

— Et vo z'ai min d'Esquimau avouè vo ?

— Ein faut-te ? que ie dit ; savé pas qu'èin faillai.

Lâi avai adan pè lo Gros-de-Vaud on corps qu'on lài desai l'Esquimau et que l'avai dou valet, ion qu'on lo surnommâve *Dsanlyào* et l'autro *Epouàire-veretà*, que l'avant assebin la frènesi d'allâ ào pôle. Coque va adan vè leu et lau dit dinse et dinse que, onn'hâora aprî, lè trài gaillâ tracivant tant que pouavant èteindre, avouè la balla-mère su la ludze, vè Yverdon, Nautsati et pu du cein lo seindâ dau pôle.

Ma fâi, lant z'u à piotounâ, à piotounâ dessus la glièce et dein la nâ. L'è épquairau ! A dâi pllièce l'ein avai la hiautiau d'onna maille de fein, et pu aprî asse hiaut que la cathèdrâla, dâi mouf dau tonnerro, quemet la Tor de Gauze, quemet la montagne de midzo.

Et ie montàvant adî, ie montàvant adî, ein tràineint la ludze. Dâi iadzo reincontràvant on par de dzein et du tot lliein lau criàvant :